

Il était pâle, mais ses yeux noirs reflétaient l'ardeur de son sang chaud et pur.

Ses lèvres, d'un rouge vif, surmontées d'une fine moustache blonde, accusaient un dessin énergique et passionné ; à la moindre émotion ses narines frémissaient et se dilataient comme s'il sentait la poudre.

On comprenait en regardant jusqu'au fond de ses yeux expressifs qu'il devait arriver parfois à ces regards de s'adoucir jusqu'aux plus tendres supplications de l'amour et que ces lèvres alors devaient être insatiables de baisers. Sous l'influence de la glorieuse fureur des combats, l'homme pouvait être terrible. Son glaive devait être léger à son bras, et fièrement tenu dans sa main nerveuse et fine.

Robert d'Alboize était officier d'artillerie ; le ministre de la guerre avait désiré l'attacher à son cabinet, bien que le jeune homme eût préféré un service plus militant que celui de l'Etat-major ; mais il s'était incliné devant la volonté de son chef, qui avait voulu mettre à profit l'instruction, la science du jeune capitaine, passionné pour les découvertes techniques qui transformaient chaque jour la défense nationale.

Robert d'Alboize connaissait à fond son métier.

Il avait suivi les cours de chimie, professés par nos plus grands savants, avec une sorte de fanatisme ; il s'était passionné spécialement pour les recherches des nouveaux explosifs, et il avait assisté aux principales expériences de pyrotechnie ordonnées par le ministre, qui l'avait chargé chaque fois de lui présenter un rapport.

Le ministre de la guerre avait voulu que le capitaine se rendit à l'étranger, en qualité d'attaché militaire ; il lui avait confié une mission en Suède où il devait étudier l'armée de ce pays, dont les fastes avaient été si brillants au temps des Gustave-Adolphe et des Charles XII.

En recevant la lettre de Paul Vernier, Robert d'Alboize, qui jugeait que sa présence à Stockholm n'était pas indispensable pendant quelques semaines, avait demandé et obtenu tout de suite un congé.

Il se proposait d'assister au mariage de Paul, puis de profiter de sa présence en Bretagne pour visiter les côtes armoricaines en travailleur infatigable qui veut se rendre compte des défenses du littoral, plutôt qu'en touriste qui voyage pour son agrément.

Vernier était allé l'attendre à la gare. Les deux amis s'étreignirent cordialement.

—Que je suis heureux de te revoir ! s'écria le sculpteur.

—Et moi, répliqua l'officier, je suis enchanté de te serrer la main dans de pareilles circonstances... Tu sais que je t'ai toujours aimé comme un frère.

—Mon bon d'Alboize !

—Ainsi tu te maries !

—J'épouse une jeune fille adorable.

—Je n'en doute pas ; mais comme le temps passe tout de même !... Il me semble que nous sommes toujours au collège, ou, tout au moins, au régiment.

—Tu as pu t'absenter sans inconvénients ?

—Ta lettre est arrivée à point... J'aurais été désolé si elle m'avait surpris au milieu d'une mission... Dans ces cas-là, tu sais, Paul, il n'y a ni parents, ni amitiés qui tiennent, il faut tout sacrifier à son métier.

Paul reprit :

—Tu ne regrettes jamais ton état de célibataire ?

—Ma foi non !

—Quand tu verras combien je suis heureux cela n'éveillera en toi aucun désir ?

—Tais-toi, tentateur !

L'officier poursuivit avec une brusquerie amicale :

—J'ai adopté un métier aussi noble et aussi grand que tyrannique, mon ami. Un soldat ne se marie guère. Tant de hasards l'attendent quand il est jeune qu'il faut bien réfléchir avant d'y exposer une femme. Et puis quand l'âge arrive, il est trop tard : le pli est pris... Tu vas te créer un foyer, toi... Moi, je n'en ai pas besoin... Je suis de la grande famille qui se réunit et s'abrite sous le drapeau.

Paul Vernier conduisit Robert d'Alboize dans le meilleur hôtel de la ville ; puis il demanda à son ami la permission de le présenter à Mlle de Sainclair.

Robert avait hâte de voir la jeune fille qui allait combler de bonheur son fidèle Vernier.

Mme Nerville, avec le plus grand empressement, avait offert à Mlle de Sainclair de lui aménager un appartement dans la maison très vaste du cours d'Ajot.

Il y avait précisément, à l'aile gauche, un pavillon que la jeune fille pouvait habiter jusqu'au jour de son mariage.

Quant à la cérémonie, la notairesse avait déclaré que le repas serait servi chez elle et que le bal aurait lieu dans ses salons.

Ces salons étaient très grands et décorés avec le luxe honnête qui caractérise encore certaines demeures bourgeoises en province

dont les propriétaires, par état ou par goût, restent obstinément réfractaires aux mièvreries composites de la modernité.

Au fond, nous ne prétendons pas que Mme Nerville n'agissait pas un peu sous le coup d'un grain de vanité ; mais c'était surtout son obligeance innée, son bon cœur qui avait tout de suite parlé. Ce petit calcul ne s'était imposé que plus tard.

Mariana avait accepté ses offres, après les quelques protestations de rigueur.

La complaisance de Mme Nerville tirait la future Mme Paul Vernier d'un grand embarras. Ce fut donc dans la maison du cours d'Ajot que le sculpteur conduisit l'officier.

Mlle de Sainclair salua Robert d'Alboize avec la correction cérémonieuse d'une jeune personne rompue à toutes les traditions mondaines ; mais l'officier, qui était lui aussi un gentilhomme, constata avec une légère inquiétude que Mariana exagérait un peu peut-être cette correction.

Il se reprocha bien vite cette première impression et montra la plus exquise courtoisie vis-à-vis de la fiancée de son ami.

Elle ne tarda pas à s'humaniser d'ailleurs.

—Capitaine, dit-elle, M. Paul Vernier m'a parlé bien souvent de vous.



Le digne homme avait mis à la disposition du couple une délicieuse maisonnette. —Page 572, col. 1

—Et il ne l'a pas fait en trop mauvais termes ? demanda l'officier en souriant.

—Non, certes.

Oui, c'était vrai ; l'artiste avait parlé chaleureusement de Robert d'Alboize. La première fois que le sculpteur avait prononcé ce nom, Mlle de Sainclair s'était souvenue que ce jeune officier était celui qui avait fait danser Carmen, à cette soirée d'ambassade, à laquelle Mariana n'avait pas assisté.

Obéissant à un pressentiment bizarre, elle n'avait pas fait connaître cette particularité à son futur mari. Elle ne voulut pas non plus annoncer à M. d'Alboize qu'il verrait Mlle de Kerlor au mariage.

Mariana prétexterait un défaut de mémoire, si Carmen s'étonnait de ce silence.

XXVI

DEUX MARIAGES

La grande nef de l'église Saint-Louis resplendissait de lumières et les fleurs étaient semées à profusion.